

Bonjour ma ville

Bernard Noulin

Volume 10, Number 3, November 1991

Destination Montréal : d'hier à demain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079207ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079207ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (print)

1923-2705 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Noulin, B. (1991). Bonjour ma ville. *Téoros*, 10(3), 60–61.

<https://doi.org/10.7202/1079207ar>

l'extérieur; la rue où il habite, l'école, l'arène, le café qu'il fréquentait de même que les principales entreprises qui caractérisent l'activité économique de cette partie de la ville. Liselène, de son côté, fille d'immigrés suisses, ayant réalisé une étude sur le tourisme à Montréal, m'a emmené le long du Saint-Laurent d'Est en Ouest jusqu'au Cap St-Jacques. C'était la première fois, depuis 14 ans! Cela m'a fortement impressionné de découvrir ce littoral que j'ignorais parce qu'à Bruxelles, nous sommes frustrés de la disparition de notre rivière - la Senne - dans une canalisation souterraine de même que les divers bras de canaux pénétrant au centre de la ville, en patte d'oie, comme à Amsterdam, et remblayé depuis 1905!!! Pourquoi les Montréalais que je connais ne m'ont jamais fait parcourir avec le même enthousiasme à pied, à vélo ou en voiture les berges du fleuve et révéler la beauté et la diversité des maisons et propriétés résidentielles? Les enjeux sociaux et économiques? Les menaces écologiques?

Conclusion

En définitive, je me rends compte à quel point j'ai été un privilégié dans cette découverte de Montréal et de ses habitants. J'ai profité des réseaux des relations de Richard et Louis dans lesquels ils m'ont introduit. Comment les autres touristes d'agrément, de conférences ou d'affaires, selon leurs centres d'intérêts, pourraient-ils bénéficier des mêmes chances de rencontres et de découvertes?

Seul un lieu, repérable et diffusé, animé par des personnes-ressources du milieu associatif, pourrait leur livrer les listes d'adresses, les cartes de leurs localisations, les calendriers de leurs activités ouvertes aux visiteurs - fêtes, expositions, visites thématiques guidées - concernant les organisations socio-culturelles provinciales, ethniques et locales, situées à Montréal? Les adresses et horaires des vidéothèques, où l'on peut revoir les témoignages des événements qui ont marqué son histoire ou les documentaires qui livrent des clefs d'interprétation des diverses réalités et fonctions? Pourquoi les services de presses et de relations publiques de l'Université, des ministères provinciaux, de Radio-Canada, de la Ville de Montréal... n'ont-ils pas des expositions permanentes présentant leur histoire et leurs projets accompagnées de vidéos ou d'expositions temporaires et thématiques, sur des aspects particuliers propres à Montréal? Enfin, ne faudrait-il pas un Centre d'interprétation sur les relations systémiques du fleuve Saint-Laurent et de la Ville de Montréal comme il s'en est ouvert un sur la Loire ou le Centre de la Mer à Doulogne, en France? J'appelle de tous mes vœux la création de ces initiatives, gages d'un tourisme culturel de rencontres et de partages entre les Montréalais eux-mêmes, les Québécois et Canadiens ainsi que les visiteurs étrangers!



Martin Maillat, 1991

Bonjour ma ville

par Bernard Noulin

Bonjour ma ville - te voilà à nouveau plus belle que jamais sous le soleil de cette fin d'été. Avec la chaleur, Montréal parfois l'été tu deviens africaine et, même si Cartier n'a pas voyagé à l'envers de l'hiver, la rue Peel, l'été, c'est un peu de Madrid ou de Rome à cette époque.

Pour moi depuis 15 ans, tout commence de la même façon. Après Terre-Neuve, déjà les lacs de la belle province me font signe, déjà je sais qu'au bout, lorsque la machine survolera l'arc-en-ciel des Laurentides, il y aura Mirabel. J'aime et je déteste Mirabel. J'aime Mirabel (ton cher éléphant blanc) lorsque, dans l'été torride ou dans l'hiver glacial, s'immobilise le monstre. C'est toujours un parcours initiatique, je ne suis chez moi que lorsque se découpe, sur le ciel, ton centre-ville, la montagne et l'Oratoire. Découpage sublime qui fait que, pour quelques instants, tu deviens théâtre d'ombres. Je déteste Mirabel les soirs de retour. Mais en cet instant, je ne veux pas en parler.

Souvent mes amis d'ici ou de là-bas (mais où est ici où est là-bas?) me demandent pourquoi je t'aime. Pourquoi, loin des rives de la Seine, je te trouve superbe, toi qui n'a pas de Tuileries, de Louvre ou de Panthéon.

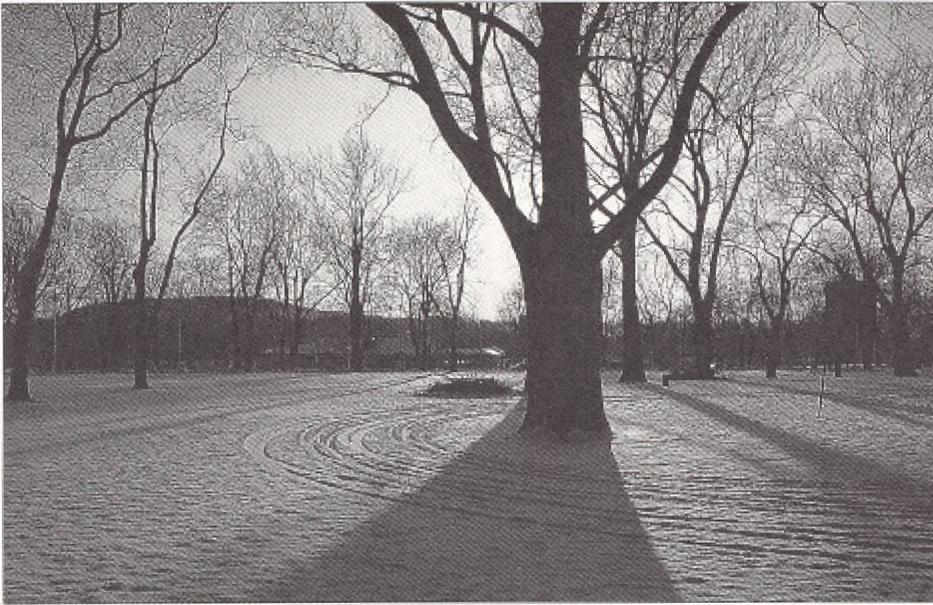
À vrai dire, tu as beaucoup plus. Bien sûr que tu n'as pas ce qui fait le charme de ma ville natale (que j'aime presque autant) mais tu as pour moi des images fugaces et vives qui, depuis 15 ans, ont tissé le fil de ma passion.

Comme un matin d'automne, lorsque déjà le vent descendu du Labrador cherche à l'engourdir. Tu oscilles alors entre le soleil qui livre son dernier combat et le froid qui va te saisir jusqu'au printemps. À cette époque, tes dieux sont superbes, souvent rouges, l'air limpide. À ces rouges célestes se mêlent ceux de la montagne, teintes superbes, mélange de feu comme pour brûler une dernière fois l'éclair de ton été qui se meure. Ce matin-là, il y a déjà bien des saisons, j'étais dans un hôtel du centre-ville donnant sur le fleuve et le pont Jacques-Cartier. C'était il y a longtemps et pourtant il reste en ma mémoire. Dentelle de fer se détachant sur ce ciel rouge. Dans le silence de cette chambre, je voyais le trafic passer le fleuve, ton fleuve et aurant de sujets allant dans la cité, allant vers Derris ou Laurier, ville avalant comme un colosse, ville se nourrissant de ceux de Longueuil ou St-Jean.

C'était, pêle-mêle, un autre jour sur Côte-des-Neiges, un jour d'été et une pluie battante chaude, attendue depuis le matin pour soulager les corps, les arbres des maux que tu infliges par tes chaleurs tant souhaitées au cœur de janvier mais tellement étouffantes que parfois tes habitants disent que l'hiver a du bon.

Je ne sais pourquoi cette image est en moi. Il pleuvait «à boire debout», les rares passants pressaient le pas, il pleuvait et, j'étais là seul regardant la montagne étincillante sachant qu'à travers le rideau de pluie, mes chers écoreuils retrouvaient pour un temps seulement la plénitude des chemins, sentiers et bancs. J'étais là, la montagne était belle, lustrée, brillante, comme une vue imaginaire offerte à ceux qui savent quel terrain d'aventure elle cache.

C'était aussi un dimanche soir en novembre. Depuis le matin nous le savions. Ton ciel était



gris, avec cette douceur de l'air de la fin d'automne (non pas douceur, fraîcheur serait le mot mais une fraîcheur envoûtante). Déjà les bruits se faisaient plus discrets. Ton ciel gris n'était pas menaçant, mais nous savions qu'elle était là, rapie. Nous la guettions, nous l'attendions. Et puis vers cette fin d'après-midi, elle est venue, liquide et molle tombant du ciel. Elle s'installait partout prenant possession de son territoire, de toi. Victorieuse de la ville, Montréal, elle t'offre le négatif d'une photo éternelle, elle t'offre le spectacle unique d'une meneuse de revue descendant l'escalier des degrés centigrades.

Cette vedette empanachée de blanc, elle est ta maîtresse exigeante, rentoculaire. Et ce soir-là, dans le silence de tes rues, dans le silence de ma rue, le bruit mât venant de la ruelle, celui d'enfants jouant seuls au hockey comme pour prouver que la vie, ta vie, ma ville, est la plus forte.

Un mot sur tes ruelles et tes balcons (Oh! pardon, galeries). Tu es, ma ville, comme Janus a deux faces. Tu montres tes allées, tes avenues, tes galeries, ensembles disparates mais qui s'harmonisent avec tes maisons. Entrecroisement, dédale d'escaliers, de balustrades, de fleurs et de bicyclettes, l'été et glace (attention danger), l'hiver.

Deux faces tu as, car derrière tes décors comme au théâtre, il y a une autre vie, celle de la ruelle. Tes habitants vont sur la grande scène de la vie, ils entrent, sortent mais sont eux-mêmes côté cour.

J'aime ces ruelles hiver comme été, je sais que là tu deviens toi-même. Souvent au hasard de mes errances, je me retrouve au Plateau. Rue Rachel (et dans la ruelle), je cherche encore

Marcel et son chat; l'été je guette la grosse dame et son interminable voyage sur sa chaise à bascule. Des fois aussi, je cherche, au Parc Lafontaine, les rires aux éclats de la rencontre de Gérard et de Thérèse. Autant d'images, de souvenirs que je dois à l'un de tes chantres, images qui font que, venu de mon île de France, j'ai un peu d'enfance ici.

Mais je t'aime surtout pour ton harmonie. C'était en mai, j'avais besoin de toi, de te posséder, j'avais laissé Paris pour venir voir tes premiers rayons de soleil. J'avais besoin de toi comme toujours. Comme une drogue. Dédaignant ton métro et ses mystérieux messages «377» communiquez, «212» communiquez, je pense en entendant cela à une machine infernale dévoreuse de chair. J'avais entrepris, je ne sais pourquoi, de rejoindre le belvédère du mont Royal par cet escalier interminable qui commence au bout de Peel (je crois). C'était vraiment les premiers jours du printemps, ici ou là, quelques plaques blanches attestaient que l'hiver n'était pas loin. Le soleil pointait encore pâle, tiède soleil qui donne la vie qui explosera à la St-Jean Baptiste ou tu deviens bleue et blanche, fleur de lys dans son écarin, comme pour montrer «aux autres» que tu es la belle France. Je montais et, à mi-chemin, me suis assis pour t'admirer. J'aime tes immeubles, équilibre raisonnable, sans le gigantisme clinquant de Toronto ou de Philadelphie.

Je crois que ce qui fait ce charme unique, c'est que depuis la montagne (le mont Royal), on peut presque toucher les gratte-ciels tellement ils sont près. De la montagne, on les domine. L'homme les surpasse, il n'est pas au milieu petit, insignifiant, il est au-dessus, maître de la matière et de l'espace. Tu es la seule ville de ce continent à offrir ce lien entre ce que la nature a fait et ce que l'homme a réalisé.

J'étais donc là assis sur ce banc, te regardant, t'admirant quand, à côté de moi, est venu l'un de tes habitants, l'écureuil, fouineur et curieux. Lui comme moi te regardant, humant le printemps; lequel de nous était le plus étonné, je ne le sais pas encore? Mais il me reste le souvenir d'une parcelle de plénitude; assis côte-à-côte, nous t'avons aimé longtemps.

Je ne peux te dire tout ma chère ville, tous ces souvenirs que, depuis presque 15 ans, je place au grenier de ma mémoire pour plus tard.

Il m'en reste un à te confier, mais à toi seulement. Un soir, une boîte à chansons, tard, très tard, les routistes sont loin, ils ont regagné leur hôtel. Il reste là ceux pour qui ici la nuit est une fête, laissant alors le temps et la bière emplir les esprits, ils ont chanté. Ils fêtaient la salle, les musiciens, ils fêtaient ceux du Québec. Ce jour-là ma ville, cette nuit-là, j'ai su que l'on ne peut abattre un peuple qui chante. Cette nuit-là, j'ai su que tu resteras toujours la première cité francophone en-dehors du vieux pays français.

C'est tout, ma ville. Lorsqu'à Paris ou à Montréal, on me demande pourquoi je t'aime, je ne peux pas dire tout cela et je reprends Cocteau qui disait: «la poésie c'est comme les accidents de chemin de fer, ça ne s'explique pas, ça se ressent».

Lorsque je retrouve la route de Mirabel, je sais l'endroit où, me retournant, je vais encore t'apercevoir, en ombres, en clair obscur. Je me retourne, je te murmure: «Salut ma ville» et parfois, détournant mon regard, je te pleure.

Fasse que jamais je ne sache que c'est la dernière fois, que toujours me reste, chevillée au fond du ventre, la certitude qu'il y en aura encore une. Une seule pour te dire: Montréal, je t'aime.

f